

**CHIEN JAUNE**  
Laurence Gillot

**Q**uand je vais à l'école, tu es là. Quand j'en reviens, tu es encore là.

Tu es assis sur un banc, toujours le même sur la place des Mimosas, et tu lis en caressant ton chien. C'est un très beau chien, tout jaune. Tous tes livres viennent de la bibliothèque, je le sais à cause de la bande rouge collée sur leur reliure.

Je passe devant toi mais je ne te dis jamais bonjour. J'aime bien ta queue-de-cheval grise et ton visage tout ridé. J'aime bien ta drôle d'allure et ton air tranquille.

Une fois tu m'as regardé par-dessus tes lunettes et tu m'as souri. Ta monture est toute rafistolée avec du Scotch et tes dents sont très abîmées. Je sais que tu vis dans la rue.

Le soir parfois, avant de m'endormir, je me demande où tu dors, où tu manges, où tu te laves, qui tu es, comment tu t'appelles...

Il y a un mois environ, Mamé est venue à la maison et m'a apporté un œuf-surprise. Ce que j'aime le plus dans l'œuf-surprise, c'est la surprise ! Je l'ai ouvert tout de suite.

Oh, un chien en plastique jaune ! Un chien exactement comme le tien. La ressemblance était tellement étonnante qu'aussitôt j'ai pensé : « Et si je lui donnais demain ? »

Il est huit heures et quart et tu es là, comme d'habitude. Tu lis un journal. Je sens le petit chien jaune au fond de ma poche. Je me demande bien ce que tu vas dire quand je vais te le donner.

Je me plante devant toi. Le toutou posé sur ma main grande ouverte.

— On dirait mon chien à moi ! t'exclames-tu aussitôt.

Immédiatement, je réponds :

— C'est pour ça que je vous l'offre !

— Tu es gentil ! Merci !

Et hop, tu le mets dans ta poche.

Je demande :

— Comment s'appelle votre chien ?

— Safran ! Tu peux le caresser si tu veux, il aime ça.

J'enfonce ma main dans ses poils. Comme ils sont doux ! Safran ferme les yeux et tend son museau.

À quatre heures et demie, quand je reviens de l'école, tu es plongé dans un livre. Je fais une tape amicale à Safran. Tu lèves les yeux et tu m'adresses un petit signe de la main.

Depuis, deux fois par jour, je m'arrête quelques secondes pour câliner Safran. Je te lance un « bonjour ! » ou un « bonsoir ! » et toi, tu me souris. Rien de plus.

Je suis content de vous connaître un peu, toi et Safran.

Mais un beau matin, je passe comme d'habitude et tu n'es pas sur ton banc. Je n'aperçois que ton chien immobile assis au pied d'un arbre. Je l'appelle :

— Safran !

Il me reconnaît aussitôt et accourt vers moi en jappant.

— Coucou, Safran ! Tu es tout seul ? Où est ton maître ?

J'ai beau regarder autour de moi, je ne te vois pas. Où es-tu ? C'est la première fois depuis la rentrée que tu n'es pas là.

Safran se faufille entre mes jambes. Je m'accroupis et il me lèche le visage.

Au bout de quelques minutes, je lui annonce :  
— Faut que j'y aille, je vais être en retard !  
Salut, à ce soir !

Mais ton chien me suit !

— Reste là ! dis-je. Je vais à l'école !

Je continue mon chemin et me retourne un peu plus loin : Safran est juste derrière moi. Je ne sais pas quoi faire.

Je lui gratte la tête pour le rassurer et lui murmure :

— Il ne t'a pas abandonné, il tient à toi ! Attends-le près du banc, il va certainement revenir bientôt.

En classe, au milieu d'une leçon de grammaire, une drôle d'idée me traverse la tête : et s'il t'était arrivé quelque chose ?

La journée me paraît longue.

Je sors enfin de l'école.

— Safran !

Ton chien jaune est là, juste devant le portail aux côtés des parents. Il m'attend. Il m'a peut-être attendu toute la journée. Je m'écrie :

— T'es encore tout seul ?

Safran aboie et se colle tout contre ma jambe. Je lui promets :

— Je vais t'aider à retrouver ton maître.

Immédiatement, je pense à la bibliothèque.

C'est là que tu empruntes des livres, c'est là qu'il faut aller ! Ils doivent bien savoir qui tu es, là-bas !

— Connaissez-vous un monsieur qui a une queue-de-cheval grise et un chien jaune ?

La bibliothécaire est assise à l'accueil. Elle lève les yeux vers moi et demande d'un ton ironique :

— Tu es de la police ?

Je balbutie :

— Il a disparu.

— N'a-t-il pas le droit de partir quand il veut, où il veut ? demande la dame.

— Si, mais je m'inquiète pour lui tout simplement. Il a laissé son chien et ça, ce n'est pas normal parce qu'il l'aime bien, son chien.

La femme réfléchit en regardant par la baie vitrée de la bibliothèque.

Ton Safran est là, dehors. Il est sagement couché.

— Tu as raison, M. Nova ne serait pas parti sans le laisser.

M. Nova... Enfin, je connais ton nom. Sais-tu qu'il y a une constellation qui s'appelle comme toi ?

— Je vais aller téléphoner... propose-t-elle.

Et elle part dans le bureau d'à côté.

Je ne sais pas exactement qui elle appelle et je n'entends pas ce qu'elle dit. Elle note quelque chose sur un papier, raccroche puis décroche

une nouvelle fois. Comme ça, trois fois de suite.

Quand elle revient, elle annonce :

— Il est à l'hôpital Galilée.

J'avale ma salive et je demande :

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas, répond la dame.

Et juste au moment où je m'en vais, elle me

rappelle pour me remercier :

— Tu es très gentil de te soucier de M. Nova

comme ça !

Safran accourt dès que je sors. Je vais m'occuper de lui jusqu'à ce que tu reviennes.

J'habite une petite maison sans jardin dans la rue du Grand-Moulin. Comme d'habitude, quand j'arrive, il n'y a personne. Maman travaille et ne reviendra pas avant sept heures du soir et mon père, lui, c'est simple, il ne rentre jamais. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu.

Je fais entrer ton chien. Je lui donne de l'eau et je reste planté devant le placard pendant vingt secondes. J'hésite et finis par choisir une boîte de raviolis. Je regarde ton Safran manger. Il se régale.

Soudain, une pensée, une évidence me traverse l'esprit : il faut absolument que tu saches que quelqu'un s'occupe de lui, sinon, tu vas t'inquiéter.

Comment faire pour te prévenir ? Et si j'allais à l'hôpital ? Non, c'est pas possible, je ne te connais pas, pas assez. Et si je déposais une lettre pour toi là-bas ?

Sur une feuille, j'écris : « Je m'occupe de Safran — Ne vous inquiétez pas. Louis » et, entre parenthèses, j'ajoute : « (Le garçon au chien jaune en plastique) ».

Sur une enveloppe, je note : Monsieur Nova.

L'hôpital n'est pas trop loin de la maison. Safran trotte à mes côtés. Je passe par la place des Mimosas. Je regarde ton banc, je sursaute. Quelqu'un est assis dessus. Non, ce n'est pas toi, bien sûr !

Je laisse Safran devant l'hôpital et j'entre. Ça sent l'éther. Je déteste cette odeur.

L'hôtesse, à l'accueil, m'adresse un grand sourire et me demande avec une extrême gentillesse :

— Tu viens voir quelqu'un ?

Je devrais répondre : « Non, j'aimerais déposer une lettre... » mais je balbutie :

— M. Nova, s'il vous plaît !

Je me sens un peu fou d'avoir dit ça mais je crois que j'ai très envie de te voir. Il me semble que je deviens tout rouge.

Elle consulte ses fiches et annonce :  
— Deuxième, chambre 279.

Je frappe, tu ne réponds pas.  
Si j'osais, j'entrerais...

Je regarde l'enveloppe que je tiens dans ma main, il faut absolument que je te la remette. Je sais, je vais la déposer sur ton lit !

J'ouvre la porte.

Tu es là. Tu dors. Mon cœur bat fort dans ma poitrine. Je m'approche et je te regarde. Je suis content de te voir.

Tu as de grosses rides sur le front et plein de petites autour des yeux. Tu as aussi une légère cicatrice en haut de la joue. Comme une griffe de chat.

J'aime bien ta tête. Je te regarde longtemps.

Dans le couloir, j'entends des pas, des voix.

Ça me fait un peu peur. Vite, je laisse mon mot, bien visible, sur ta table de nuit. Comme ça, quand tu t'éveilleras, tu seras rassuré. Tu ne peux pas m'entendre mais je te chuchote : « Au revoir, monsieur Nova ! » Et je m'en vais.

Sept heures moins le quart, il faut que je me dépêche de rentrer. Safran et moi, nous courons dans les rues et nous arrivons essoufflés à la maison. Toutes les lumières sont éteintes. Maman

n'est pas encore là. D'ailleurs, je ne sais pas ce que je vais lui dire, à maman. Ni pour Safran qui pleure derrière la porte d'entrée et qu'elle va être obligée d'enjamber. Ni pour la boîte vide de raviolis qu'elle va découvrir en ouvrant la poubelle. De toute façon, elle ne va pas être contente !

J'ai raison, maman explose :

— Une boîte de raviolis ! Et puis quoi encore ?

Tu crois qu'on a les moyens de nourrir les chiens de tous les clochards malades du quartier ?

Tout de suite, elle exagère.

— Mais, maman...

Je n'aurais pas dû lui dire la vérité. Elle ne comprend pas que je fais ça pour rendre service. Pour TE rendre service parce que je t'aime bien.

— On va téléphoner à la SPA. Il sera très bien à la SPA ! décide-t-elle.

Je hurle :

— Non !

Et je me mets à sangloter. Ça me fait du bien.

Depuis que je suis sorti de l'hôpital, j'avais envie de pleurer.

Maman me serre aussitôt dans ses bras.

Le lendemain, quand j'ouvre les volets de ma chambre, je repère aussitôt Safran sur le trottoir d'en face. Assis sur son postérieur, les oreilles



en pointe dressées sur la tête, il me sourit. Enfin, j'ai l'impression qu'il me sourit. Je lui fais des grands signes et je lui crie :

— Je prends mon petit déjeuner et j'arrive !  
Pendant que je bois mon chocolat, Safran gratte à la porte. Je regarde maman du coin de l'œil en silence. L'air de rien, elle commente en tartinant de la confiture sur son pain :

— Y'a la bestiole d'hier soir qui griffe notre porte, c'est normal ?

Je ne réponds pas. Je mets discrètement un morceau de pain et un sucre dans ma poche.

Elle se lève tranquillement et ouvre la porte d'entrée.

— Dis donc, sac à puces, tu veux que je t'aide ? lance-t-elle à Safran.

J'entends ton chien qui gémit. Maman, comme d'habitude, en rajoute et lance ironiquement :

— Ou'est-ce que tu dis ? Je n'ai pas compris ! J'ai de la peine. Safran fait de drôles de trémolos avec sa voix. Je bondis de mon siège pour le rejoindre. Dès qu'il me voit, il bouscule ma mère, pénètre dans la maison et s'élançe vers moi. Il pose ses deux pattes sur mes épaules et me lèche joyeusement le visage.

— Ma parole, ce chien a un gant de toilette à la place de la langue ! Plus besoin d'aller te laver ! soupire maman.

Safran me suit jusque dans la cuisine. J'attends la réaction de ma mère mais elle file directement dans la salle de bains.

Elle en sort coiffée, maquillée, parfumée. Elle met sa veste, ajuste son foulard et dit :

— Tu ne le laisses pas tout seul ici, hein ? Il peut venir quand tu es là, c'est tout ! Et maintenant, prépare-toi vite, tu vas être en retard à l'école.

Elle me sourit, m'embrasse très fort et elle passe ses mains dans les poils de Safran en disant :

— Salut, toi !

Puis elle part au travail.

Je lui cours après et je la serre fort contre moi. Elle me glisse à l'oreille :

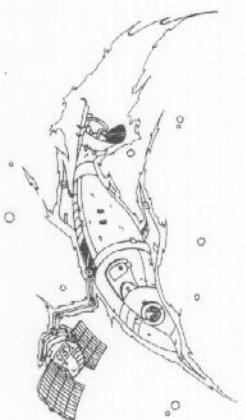
— À ce soir, petit malin, et travaille bien !

Les jours passent. Ton chien m'accompagne à l'école et m'attend à la sortie. Il dort dans la cuisine sur une vieille couverture et le boucher en bas de ma rue me donne un ou deux os, chaque soir.

Cela fait au moins une semaine que tu es à l'hôpital. Je me demande bien comment tu vas et quand tu vas revenir.

Et puis, ce matin, j'ai croisé la dame de la bibliothèque à la buche.

Elle m'a tout de suite reconnu et elle m'a parlé de toi.



KIÉ & KEO  
Christian Grenier

— Je suis allée à l'hôpital avec le bibliobus, m'a-t-elle raconté, et j'ai vu M. Nova. Je lui ai dit que tu t'occupais de son chien mais il le savait déjà. Il m'a emprunté cinq ouvrages. Il va mieux et il sort la semaine prochaine.

C'est là que j'ai eu l'idée de t'écrire cette histoire, notre histoire... et d'en faire un mini-livre. Un mini-livre exprès pour toi qui aimes tant lire. Je suis tellement heureux que tu sois guéri !

Maintenant, je vais relier ces quelques pages entre elles et te dessiner une belle couverture. Et puis, j'irai à l'hôpital. Je crois que je ne viendrai pas dans ta chambre. Je laisserai une enveloppe à ton nom à la dame de l'accueil.

Je ne sais pas exactement quel jour tu vas sortir mais Safran et moi, nous t'attendons.

À bientôt sur la place des Mimosas !

Louis

© Laurence Gillot

Depuis des siècles, les Zoms s'interrogeaient :

que pouvaient donc être ces mystérieux points brillants qui, la nuit, sillonnaient lentement le ciel à des vitesses différentes ? Longtemps, on avait cru qu'il s'agissait de petits astéroïdes piégés par l'attraction de Ter, et qui, au lieu de se transformer en étoiles filantes, s'étaient mis en orbite. Des milliers de lunes minuscules, en somme.

La question ne tourmentait guère qu'un petit nombre de scientifiques et de théoriciens. Le plus vieux d'entre eux, Mat, avait autrefois émis une hypothèse audacieuse :

— À mon avis, notre Ter a autrefois été victime d'une ou deux grandes catastrophes... Oui : je suis sûr qu'elle a déjà été habitée par une espèce intelligente dont nous sommes les descendants. D'ailleurs, je crois avoir retrouvé des vestiges de villes, de vieux objets, des ruines...

